

Malgré les ravages du 15 siècle, 55 de ses sermons sont parvenus jusqu'à nous, ainsi que 173 petits poèmes, ou pièces de vers, parmi lesquels, on en remarque un sur les vicissitudes de sa propre vie.

Ses sermons sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie ; il est aussi exact que sublime dans l'explication des mystères, qualité qui lui mérita le nom de *Théologien* par excellence. Ses poésies furent, presque toutes le fruit de sa retraite et de sa vieillesse ; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poète. En général on est forcé, en lisant les écrits de ce grand homme, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tout les orateurs de son siècle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance du style et pour l'élevation des pensées. C'est l'Isocrate des pères Grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons, et de certains autres ornements qui trop prodigués, rendent le style précieux et efféminé.

St. Grégoire de Nysse, (331) qui ne saurait occuper dans l'éloquence une place aussi distinguée que l'évêque de Nazianze, est cependant digne de notre attention. D'abord engagé dans les liens du mariage, il céda ensuite à la prière de son frère St. Basile, et embrassa la vie ecclésiastique. Nommé évêque de Nysse, en Cappadoce, il se montra vaillant défenseur de la foi catholique, parut avec éclat à la cour, dans les conciles et prononça dans Constantinople les oraisons funèbres de l'Impératrice Flaccille et de sa fille Pulchérie. Le recueil de ses ouvrages nous offre un Héméron comme celui de St. Basile, et quelques discours sur la création de l'homme, où se trouvent de curieux détails d'anatomie, mais l'évêque de Nysse n'avait pas le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment : sa méthode est sèche, ses allégories sont subtiles.

Il n'a pas non plus, dit M. Villemain, cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'Eglise Grecque, chose singulière ! il est mystique sans être enthousiaste du christianisme naissant ; mais il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote à cette œuvre d'inspiration et de foi.

Cependant les évêques de Nazianze et de Nysse, nonobstant leur profond savoir, ne sauraient approcher de la science étonnante du grand St Basile, leur ami intime. Comme son frère, St Grégoire de Nysse, il fut d'abord professeur de Rhétorique, et quitta ensuite le monde pour se consacrer à Dieu. Devenu archevêque de Césarée, il eut à combattre toute la violence des Ariens, qui soutenaient l'empereur Valens, mais grâce à son énergie et à son éloquence il résista à tous les efforts de ses ennemis, et mourut victorieux, l'an 379.

St. Basile est un des pères les plus élo-

quents ; son ouvrage seul, intitulé l'Héméron, suffirait pour lui faire une réputation immortelle. Parmi quelques erreurs de physique communes à toute l'antiquité, il renferme beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies ; on croirait lire de belles pages détachées des *Etudes de la nature* ; c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans ses ouvrages ; c'est la même imagination spéculative et tendre pour s'élever aux bontés du Créateur, la même délicatesse, la même sensibilité dans l'expression, pour les faire comprendre et les faire aimer.

On a encore de lui des sermons, des traités de morale et d'ascétisme, des commentaires sur diverses parties de l'écriture sainte. Partout on admire dans ses ouvrages, une éloquence gracieuse et fleurie, unie à une dialectique pressée et irrésistible.

(A continuer.)

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 12 JANVIER 1860.

Il y a eu mercredi huit jours, les membres de la société SAINT LOUIS DE GONZAGUE ont donné une nouvelle séance publique en présence d'un très-grand nombre d'auditeurs. Nous n'oserions répéter ici le concert d'éloges qu'ils se sont attiré ; la modestie de nos jeunes amis a été suffisamment mise à l'épreuve ; ils savent assez que leur petite société qui ne date que d'hier, jouit déjà d'une réputation capable de faire sécher de jalousie des sociétés plus anciennes qu'elle de plusieurs lustres. Ils avancent, n'en déplaise à leur président, de succès en succès, et de progrès en progrès, et leur dernière séance n'a eu qu'un défaut, celui d'être trop courte. Les auditeurs, (fait digne de mention) tardaient à se lever et semblaient attendre de nouvelles jouissances.

Nous ne pouvons passer sous silence une petite pièce de poésie que nos grands journaux ont jugée digne de l'attention du public et que nos lecteurs trouveront sur la première page de l'*Abeille*. Elle a été heureusement chantée par un de nos jeunes confrères. L'auteur de cette charmante chanson, en faisant son nom, donne un exemple de modestie que nous aurions peine à suivre si Apollon nous favorisait un jour d'une si heureuse inspiration. Nos abonnés nous permettront de la leur offrir comme étrennes du jour de l'an.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les dernières nouvelles d'Europe nous annoncent que le Pape et le Roi de Naples ont donné leur adhésion au congrès. “ Le congrès, dit le *Pays*, est maintenant constitué en principe. L'adhésion

unanime de l'Europe prouve qu'elle comprend et apprécie la politique énergique et loyale de l'empereur, et nous permet de prédire une solution satisfaisante des difficultés de la question Italienne.” La *Patrie* nous assure que le Cardinal Antonelli représentera les Etats-Pontificaux au congrès, et qu'il doit être rendu à Paris le 4, mais il est probable que le congrès ne s'ouvrira pas avant le 15 janvier.

Il est presque certain que la France, l'Autriche, la Russie et la Prusse seront représentées au congrès par leurs ministres des affaires étrangères quelque doive être à cet égard la décision ultérieure du cabinet de Londres. Il y a toujours des hésitations à Turin pour la désignation de M. de Cavour comme représentant de la Sardaigne au Congrès.

La Hongrie est actuellement en proie à une assez vive agitation excitée par des pamphlets publiés à Londres sous la dictée des Magyars. Le gouvernement autrichien, pour comprimer cette agitation, a envoyé dans cette province des renforts considérables placés sous le commandement de l'Archiduc Albert, dont le quartier général est établi à Pesth.

Le télégraphe apportait à Paris, le 17 Décembre, la nouvelle d'une sixième attaque des Maures contre l'armée Espagnole. Cette affaire s'est terminée, comme les précédentes, par la défaite des Marocains, mais la persistance dans leurs attaques et leur acharnement dans le combat semblent indiquer que cette guerre sera peut-être plus sérieuse qu'on ne se l'était d'abord imaginé. C'est le 15 Décembre qu'a eu lieu le nouvel engagement. 15,000 Maures, parmi lesquels figurait une cavalerie nombreuse se précipitèrent sur les retranchements des Espagnols, mais en furent bientôt repoussés avec une perte de 2500 hommes. Du côté des Espagnols on compte 30 morts et 126 blessés.

Les nouvelles de Cochinchine sont de plus en plus affligeantes. Dans le Tonkin les mandarins semblent plus que jamais acharnés à la perte des chrétiens. Naguère la peine la plus forte était l'exil ; aujourd'hui on les condamne à mort, et si ce sont des prêtres on leur fait subir les plus horribles traitements. Sept d'entre eux, qui étaient indigènes, ont dernièrement été sacrifiés.

On annonce que le gouvernement révolutionnaire de Parme, de Modène et des Romagnes réunis, va prendre le titre de gouvernement de l'Emilie. C'est le nom que portait cette contrée lorsqu'elle formait dans l'empire romain une province de la Gaule cisalpine : elle le devait à la voie Emilienne allant de Rome à Rimini.